



C'est du vécu !

Quand la neige fond sur les crêtes du *Grand Val*

par Daniel Moerlen, Alsace/France de son blob www.laisservivresespas.com

Février avait tiré sa fin. Les nuits restaient froides, mais les journées apportaient à la terre cette chaleur qui lui avait tant fait défaut. Au lever du jour, le flanc des montagnes était enveloppé d'une brume transparente comme un voile de mariée. Le printemps manifestait son impatience avant le repli de l'hiver. Il s'annonçait vaporeux. Au creux des chemins, la neige s'égouttait. Les premières fleurs bataillaient pour percer la croûte gelée. Elles se jouaient des restes de neige ajourés comme des dentelles, entre lesquelles elles se faufilaient, la tête haute. La terre s'éveillait lentement.

J'ai garé ma voiture sur le petit parking situé devant l'église paroissiale réformée du XVI^{ème} siècle du village de *Grandval* (alt. 608 m), à côté de laquelle se trouvait un petit cimetière. J'ai profité d'un beau coup d'œil sur l'imposant *Mont Raimieux* qui, à l'arrière-plan, de l'autre côté de la vallée que l'on appelle *Le Cornet* ou le *Grand Val*, déroulait ses falaises, imposantes citadelles dans l'emprise végétale.



L'église de *Grandval* et le *Mont Raimieux* en arrière-plan

Et me voilà parti, tout guilleret et fort satisfait de mon projet de randonnée. Je me suis dirigé vers le pied de la montagne. L'air était encore très frais, mais un jeune soleil effaçait peu à peu la brume. Les branches nues étaient encore d'hiver,

mais on sentait que le gros de l'hiver était derrière. Déjà, les jours rallongeaient et la froidure n'était plus aussi vive. Le bleu pâle du ciel presque printanier se mariait avec les bruns d'une nature encore hivernale.

Je suis monté le long de *Plain des Traits*. Les pentes enneigées de l'*Oberdörferberg* se dressaient devant moi. Les rayons du soleil léchaient la crinière des sapins. Je ressentais l'haleine de la montagne, une respiration à la fois immobile et puissante, une sorte de souffle humide et frais. J'ai gravi les pentes du *Crêt-champs* sur un sentier herbeux. J'ai débouché sur une charrière. Je l'ai traversé pour monter tout droit sur les pentes du *Plain Journal* (alt. 793 m). En lisière de forêt, les premières fougères étalaient leurs larges feuilles dentelées. J'ai passé sous un chalet déserté par ses occupants temporaires. Je me suis arrêté. J'ai pris le pouls de la nature. Je me suis imprégné du silence.

Je suis monté dans la *Peute Combe*. À droite, une percée à travers la forêt ouvrait un horizon sur le *Graiterie*, *Les Vieux Prés*, et au loin, *Moutier* et *Belprahon*. Hêtres et sapins étaient entremêlés. Le soleil filtrait à travers les arbres, jetant des notes claires à travers le feuillage, laissant des plaques d'ombre au pied des sapins.

Je percevais l'odeur de moisissure venue du sous-bois, celles des ravines où ruisselait l'eau, celle aussi des roches qui pleuraient leurs larmes d'eau. Le sentier était très raide. Il montait en lacets. Il était recouvert d'un tapis de feuilles mortes qui bruissaient sous mes pas. En bordure de sentier, un tronc déchiqueté sur toute sa hauteur laissait apparaître son aubier comme l'os d'un membre brisé. Le sentier



est devenu de plus en plus étroit. Il serpentait à flanc de montagne. Il est devenu rocailleux, parcouru de grosses racines sur lesquelles j'hésitais à poser mon pied. Des marches étaient aménagées. Un précipice gris noir dévalait jusqu'au fond d'un ravin. Des marcheurs pressés avaient ouvert des raccourcis entre les lacets, comme si l'efficacité était devenue chez eux une seconde nature. J'ai essayé de percer les secrets dissimulés dans les cavités obscures du sous-bois. J'ai passé à côté d'une imposante fourmilière.



J'ai débouché *Sur les Rives* (alt. 960 m). Un banc déserté avait des allures de rendez-vous manqué. Des grumes à charroyer y étaient entreposées. Les billes exposées au soleil pleuraient leur résine. Le ciel était tinté de transparences. Aux lueurs blanchâtres des premiers instants du jour, avait succédé un bleu plus clair parcouru de vapeurs. J'ai posé mon sac à terre, mes bâtons de marche dessus, et j'ai fait une pause. De la vallée montait une rumeur lointaine qui soulignait le silence en contrepoint. J'ai embrassé du regard le vaste panorama. J'ai contemplé le *Grand Val* ouvert à mes pieds. Les maisons de *Crémines* et de *Corcelles* s'éparpillaient sur les prairies au pied du *Mont Raimeux* qui baignait dans une atmosphère légèrement laiteuse et bleutée. La lumière très douce caressait délicatement les falaises qui affleuraient. Douceur et puissance s'équilibraient harmonieusement. J'ai suivi du regard le feston de la ligne de crête du massif. Des souvenirs affluèrent alors.



Chalet du Ski Club de Grandval

J'ai consulté les panneaux placés à cet endroit. Puis j'ai repris mon chemin. Le paysage s'est ouvert largement en direction de l'amont du *Grand Val*. J'ai passé à côté du *Chalet des Fougères* du *Ski Club de Grandval* (alt. 955 m). La cabane était bardée de bois. Les planches avaient viré au fauve avec des nuances brunes ou rouges par endroit, ainsi que sont les feuilles de vigne vierge au sortir de l'automne. À côté, il y avait une métairie typique du *Jura*, avec une grande vacherie qui indiquait une importante activité agricole de montagne.



La ferme de *Sur les Rives* / Grandval

Après avoir longé le *Pré Guérin*, le chemin est monté dans la forêt. Du coup, la pente s'est subitement accentuée. Lorsque je suis sorti de la forêt, je fus ébloui par le soleil généreux. J'ai dû chausser mes lunettes de soleil. Je me suis retrouvé au pied d'un grand champ de neige. La cape laineuse jetée par l'hiver sur les prés, ruisselait de fins cristaux sous la caresse des rayons du soleil qui s'est fait plus fort au fur et à mesure qu'il montait. Progressivement, il s'est répandu à flots. Il dessinait des ombres derrière le tronc des sapins impassibles et fiers qui hérissaient



le flanc de la montagne. Leur toison sombre et épaisse leur donnait des allures de sentinelles en faction, de lanciers protégeant leur seigneur.

J'ai débouché sur la crête à 1'226 mètres d'altitude. J'ai accédé à un univers en suspens. J'étais entre deux mondes. Je fus saisi par une profonde émotion. Nul bruit ne froissait le silence. J'étais seul. La montagne me semblait vide. Partout autour de moi, la lumière avait pris ses quartiers, s'installant en conquérante comme si l'occupation des lieux devait durer toujours. J'ai écouté le silence qui enveloppait tout. Une grande perspective s'ouvrit et m'accueillit avec faste. Sur l'autre versant, la lourde masse de la *Hasenmatt* pesait de tout son poids sur le vaste socle sombre de la forêt. Au loin, dans une échancrure du massif du *Weissenstein*, le ciel et les sommets des *Alpes* s'épousaient, se fondant en une couleur unique faite d'un mélange de bleu et de gris-blanc.



Mélange de bleu et de gris-blanc: les *Alpes*

Je me suis mis à rêver: je volais dans les airs en compagnie des oiseaux. Porté par les vents, je me laissais glisser dans les courants. Je me sentais léger, presque aussi immatériel qu'une plume. Rien ne pouvait m'arrêter dans mon élan. Je virevoltais avec grâce. Je m'élevais toujours plus haut, attiré par l'infini du ciel. Je me fondais dans les airs. Je m'unissais aux éléments dans une fusion bienheureuse. Puis, je suis redescendu sur terre.

J'ai pris à droite en direction du sommet de l'*Oberdörferberg*. Au loin, isolée dans l'hiver, l'auberge montagnarde de l'*Oberdörferberg* (alt. 1'234 m) faisait le dos

rond. La cheminée fumait en minces filets qui se perdaient dans les blancheurs mêlées de la terre et du ciel. La matinée penchait vers l'heure de midi. Je me suis installé au pied d'un arbre solitaire qui baignait dans la clarté blanche qui inondait ses ramures. Il avait l'air de porter tout le ciel. À quoi pensait-il? Se sentait-il abandonné? J'ai décidé de lui tenir compagnie et de m'installer à son pied. À l'aide de quelques pierres plates, je me suis confectionné un siège. J'ai mangé mon pique-nique, tandis que dans le ciel, un avion, symbole du temps aboli, de l'affranchissement des distances, laissait derrière lui une trainée blanche. La température était montée d'un cran.



L'auberge de l'*Oberdörferberg*



Backihaus du *Club Alpin Suisse*

Puis j'ai suivi la ligne de crête qui s'est incurvée, puis s'est affaissée lentement en direction du *Backi*. J'ai longé les murs de pierres sèches. J'ai longé la crête le long de la frontière cantonale et linguistique. Les branches nues des arbres habillaient le paysage d'une sévérité végétale. Je suis arrivé à la cabane du *Club Alpin Suisse* du *Backihaus* (alt. 1'185 m). Elle



avait fière allure au milieu du paysage. Je me suis assis sur le banc devant la bâtisse et j'ai bu quelques rasades de thé tout en m'imprégnant du paysage qui m'entourait. À quelques minutes de là, j'ai trouvé un promontoire qui dominait *La Haute Joux* et qui faisait office de belvédère. J'ai posé mon regard sur les lignes de crête, aux confins du ciel. J'ai regardé en direction du *Beucle* et du *Schöneberg*. Tapies au creux de la vallée, les maisons de *Crémines* et de *Corcelles* s'éparpillaient sur les flancs du Mont Raimeux. Au pied des pentes abruptes du *Buement Breulais*, le hameau des *Vaivres* ressemblait à une frêle embarcation échouée sur la grève.



Ferme et auberge du Montpelon

Je suis descendu par le *Staatswald*. J'ai dévalé la pente à travers une belle forêt. Le chemin le plus court aurait été de descendre directement à la gare de *Gänsbrunnen*. J'ai préféré faire un crochet par *Montpelon* (alt. 888 m) situé au pied du *Brunnersberg*. J'ai débouché dans la petite vallée du *Bantlibach* prise en enfilade dans un moutonnement de sommets qui se déployait devant mes yeux. Puis je suis descendu le long des falaises par un étroit sentier âpre et tourmenté, très escarpé et caillouteux. Sur l'autre versant une imposante carrière au pied de l'arête des *Rougés* retint mon attention. J'ai débouché sur la route de *Balsthal*. J'ai pris la direction de *Moutier*. J'ai passé devant la gare de *Gänsbrunnen* située dans l'étroite gorge de la *Raus*. Puis j'ai suivi la direction de *Corcelles*. J'ai passé *Les Vaivres*. Alors que je traversais le hameau, un chien commença à donner du museau en éventant ma présence. Il s'est levé, flairant l'air à petites lampées,

puis s'est mis à aboyer. Il était encore très jeune et un peu peureux. J'ai essayé de gagner sa confiance, mais il a gardé ses distances. J'ai longé *Les Montegnattes*. J'y ai croisé un vététiste qui soufflait en grim pant la côte.

Un peu plus loin, j'ai aperçu les premières maisons de *Corcelles* au pied du *Mont Raimeux*. Avec une tranquille assurance, le village profitait de sa situation en adret grâce à laquelle les maisons recueillaient les précieux rayons du soleil, synonymes de vie. J'ai longé le *Gaibiat* qui descendait de *La Fin de l'Envers*. J'ai traversé le bourg. Des ouvriers étaient en train de refaire la voirie.

Je n'ai pas voulu manquer d'aller saluer mon amie *Nicole*. Au cours de mes balades, je me suis toujours laissé la possibilité de m'attarder pour aller parler aux gens de rencontre. "Mais entrez donc" m'ont-ils souvent dit, même si cela les dérangeait. Ils ont volontiers partagé avec l'hôte de passage le verre de l'amitié. Cet état de fait témoignait de leur goût de la parole et de l'échange. Que de belles rencontres j'ai faites au cours de mes errances. J'ai vu non seulement des beaux paysages, mais également des femmes et des hommes plains de bonté pour la plupart. Les gens se demandent parfois si je ne m'ennuie pas quand je pars seul en randonnée. Eh bien non, pas du tout: je regarde, j'écoute, je sens, je goûte, je pense et ... je rêve. À vrai dire, quand je suis seul là-haut, c'est un long dialogue qui s'installe entre moi et la nature.



Crémines

Après avoir quitté *Corcelles*, j'ai passé sous le viaduc. Puis, j'ai pris la direction de *Crémines* par un chemin d'herbe le long



du ruisseau qui coulait en contrebas. J'ai traversé *Crémines* accompagné par la rumeur du trafic. J'ai senti mieux encore le privilège de cheminer loin de tout cela, au hasard des chemins. Je me suis empressé de m'éloigner de la route. Je suis monté aux *Neuf Clos* d'où j'ai pu profiter d'une belle vue sur le village qui s'étirait dans la vallée inondée de soleil. Une odeur âcre et familière me caressa les narines. Quelqu'un faisait brûler des branches en contrebas du chemin. Les flammes rougeoyantes dévoraient le bois mort. Des volutes de fumée s'élevaient dans l'air. J'ai traversé le *Plain des Traits*. Les prés étaient verts mais pas une feuille n'annonçait l'arrivée du printemps sur les arbres. Mes pas me ramenèrent enfin au parking de l'église de *Grandval* comme une récompense à la patience de flâner. Sur la petite route, des mamans promenaient leurs enfants. Dans la lumière étonnamment miellée, un couple de personnes âgées revenait lentement de sa promenade, bras dessus bras dessous. L'image était touchante.

Cette journée n'aurait pas été complète si, sur la route du retour, je ne m'étais pas arrêté chez mes amis *Yvette* et *Charly* de *Moutier*. C'était bon d'être réunis en cette fin d'après-midi, assis en face des gorges et des arêtes baignées de soleil, partageant notre admiration de la nature. Puis la conversation a pris un tour plus intime, plus profond. Elle nous a entraînés sur ces sentiers décisifs qui joignent la terre au ciel.

Les meilleures choses ont une fin. Au cours de ce périple flâneur, j'ai une fois encore découvert des trésors cachés que le *Grand Val*, vu de la route ou du train, ne laisse pas supposer. C'est comme une librairie qui, vue de la rue, ne laisse pas supposer tout ce qu'elle contient. De retour chez moi, j'ai rangé toutes ces images et toutes ces belles émotions entre les plis de ma mémoire, afin d'éviter que mes souvenirs disparaissent comme du sable sur un tamis, et pour que, plus tard, je puisse les caresser en pensée lorsque printemps, étés, automnes et hivers, ne

formeront qu'une seule saison, celle de mon existence.